

Le gouffre de l'absolu

Le problème de la croyance est un problème de confiance ; par extension, le problème de l'écrasement est également un problème de manque de confiance. La croyance en une divinité, c'est le fait de placer son absolue confiance dans une entité que l'on considère comme absolue. Mais en l'absence de cette forme d'absolu, il n'y a plus d'entité absolue où l'on pourrait placer entièrement sa confiance. Il n'y a plus de dévotion possible ; par conséquent on ne peut plus être entièrement *dévoué* ni entièrement *investi* d'une idée, d'un but, d'une direction que nous donnerait un ordre particulier (la morale, généralement celle d'un dogme, mais aussi de manière plus modérée, celle d'un parti, d'un type, d'une classe ; bref, d'une volonté de puissance) qui ordonne, précisément, des modes de conduites.

Mais sans dévouement *total* possible, on s'est habitué à souligner ce qu'il y avait d'arbitraire, soit de relatif aux émetteurs de ces ordonnancements (et donc ce qui soulignait ce qui n'est plus *absolu*) ; on ne peut donc plus faire *confiance*, puisqu'il n'y a plus jamais d'absolue certitude garantie par l'absoluité de ce à quoi on fait totalement adhésion, sans borne ni défiance. Au contraire, notre adhésion ne peut être que relative, et faire relativement confiance à quelqu'un signifie également qu'on lui fait relativement peu confiance ; cela signifie que, dans le petit interstice où notre adhésion n'est plus absolue (où il n'y a donc plus adhésion), dans cet interstice où il n'y a pas de *confiance*, où l'on ne se fie pas à l'autre, il y a *défiance*. Si la confiance n'est pas absolue, non seulement elle permet, mais encore elle oblige l'intégration subséquente d'une part de défiance.

Ainsi, une confiance relative c'est une dévotion partielle ; c'est donc être partiellement investi de la confiance en quelqu'un, ce qui est contradictoire puisqu'accorder sa confiance à quelqu'un, c'est lui accorder du crédit sans hésitation, sans questionnement, sans aucun doute ni méfiance. De sorte que sans objet absolu de croyance, il n'y a plus de confiance possible. Sans croyance en un absolu, il n'y a plus de possibilité d'honorer un engagement, puisqu'il n'y a plus non plus de confiance ; et comme il n'y a plus de confiance, on l'a vu, il y a de la défiance. Or même un soupçon de défiance s'immiscant dans une absolue confiance détruit l'effet absolu que demande le principe même de la confiance. Car qui n'a pas absolument confiance, qui ne croit pas absolument en quelqu'un d'autre a pour lui de la défiance, et même si notre défiance est infime, on se méfie alors de lui.

Est-ce à dire qu'il ne peut y avoir d'ordre sans croyance en un absolu ? Autrement dit, est-ce que cela implique qu'il ne peut pas y avoir de société sans sentiment religieux (sans aller jusqu'à demander un *ordre religieux*, une *religion*) ? Une réponse positive à cette question serait une conclusion tragique. Mais il faut pourtant souligner que c'est le caractère absolu des dévouements qui a maintenu l'ordre chevaleresque, que c'est en tant que l'absolu était suffisamment répandu en tant qu'*opium* que les sociétés ont pu s'établir — et que c'est alors que les sociétés se sécularisent que les ordres sociaux se fragilisent et que montent en puissance les volontés autoritaires : c'est parce que se répand la crainte de l'effondrement politique qui suivrait l'effondrement de l'absolu lié au désenchantement du monde que l'on demande de plus en plus d'ordre, de fermeté d'un côté, et de contrordres, de libertés de l'autre.

D'une certaine manière, ces demandes en apparence contraires qui s'opposent (celles demandant plus de restrictions, plus d'ordre social *policé*, et celles demandant au contraire plus de libertés, plus de libération de l'ordre jusqu'alors incarné par l'absolu) sont les deux versants d'un même ravin que creuse le gouffre toujours plus béant de l'absence d'une divinité. Si l'on veut plus de liberté d'un côté, ce que l'on cherche en fait est une liberté de trouver d'autres façons de remplacer cet absolu disparu par un nouvel objet de croyance. Si l'on veut plus de contraintes et d'ordre de l'autre côté, c'est par regret et nostalgie de cet ordre que l'absolu permettait de rendre sinon stable, au moins si *acceptable*.

L'une et l'autre de ces deux volontés contraires cherchent à remonter les pentes opposées de ce même ravin et, face à l'impossibilité de la tâche, finissent par penser qu'elles doivent se hisser sur les corps amassés de ceux qui veulent gravir l'autre versant pour y parvenir — elles se disent donc qu'il faut empêcher l'autre de grimper et le faire tomber au fond du précipice pour se hisser au-dehors en le piétinant, en écrasant ce qu'il resterait de lui. Dès lors, ce ravin se constitue entre eux comme une frontière ; l'un et l'autre clan s'imaginent qu'il est linéaire et infini comme le méridien de leur conflit, au creux duquel chacun des antagonistes avance en parallèle, et qu'au dehors de lui il sépare de vastes étendues scindant la terre en deux immenses pays où l'un et l'autre doivent se hisser pour s'établir.

D'un côté, le pays de la liberté est un pays où l'absolu s'incarne comme l'absolue potentialité de ce qui n'est pas encore déterminé. C'est un pays vierge, florissant, où il semble possible de construire tout ce dont on pourrait rêver ; on l'imagine comme un Éden verdoyant peuplé de créatures heureuses et insouciantes qui n'attendent que le prochain absolu promis avec l'arrivée de ces nouveaux Messies. L'absolu attendu, c'est alors l'absoluité de la volonté d'une volonté particulière qui parviendrait à se hisser en une valeur absolue. C'est l'absoluité d'une volonté de nouveauté, mais pas de plusieurs nouveautés ; ce qui serait alors voulu serait une nouveauté unique, prenant une forme différente pour chacun. Et ce que cette liberté a de fédérateur bien qu'elle fasse tendre chacun à un absolu qui lui soit propre, c'est l'égalité selon laquelle elle promet à chacun la potentialité de l'absolu. Si cette liberté est absolue, c'est donc parce qu'elle dit à chacun qu'il *peut* atteindre l'absolu, tout en lui disant par là-même qu'il ne l'atteindra pas¹.

De l'autre côté du gouffre se trouve le pays de l'ancien absolu — un pays détruit, calciné. L'air y apporte encore les effluves de mort de ce Dieu anciennement chéri dont les cendres tapissent chaque recoin de ce monde. Les ruines des édifices dressés jadis à son effigie gisent encore fumantes et leurs poutres noircies, rongées par le feu d'attaques passées, ne tirent plus vers son ciel aucune voûte, aucune nef, aucune croix. L'absolu de ce pays est dans le passé. Il n'est omniprésent que comme souvenir ; mais en tant qu'être mort, il est partout. Ce que veulent ceux qui cherchent à gagner ce pays de désolations, ce n'est pourtant pas de se lamenter sur le sort de ce qui n'est plus — car si l'absolu qu'ils chérissaient tant est bien mort, ils ne doutent pas que celui-ci attend la juste impulsion de leur part afin de pouvoir, tel un phénix, renaître de ses cendres. Alors il renaîtrait autre, nouveau, différemment fort ; et son omnipotence pourrait ensuite faire rejaillir l'ordre du monde qui s'est écroulé avec lui dans le précipice lorsque la terre s'est fendue en deux, entraînant l'humanité entière dans ses abysses.

Malgré la réalité du gouffre pourtant, ces deux pays sont des chimères ; ils n'existent que dans les esprits hargneux de ceux qui cherchent à se sortir de l'immense faille méridienne pour les atteindre. Car cette gigantesque entaille dans l'unité du monde, cette coupure par laquelle les hommes voient la terre scindée entre eux-mêmes et ce qui ne pense pas correctement (c'est-à-dire *sans faute* selon l'ordre de leur absolu), cette crevasse n'a pas été creusée, comme chacun de ceux qui cherchent à en sortir le pense, par le fracas titanesque de l'effondrement de l'absolu. C'est ce qu'on a voulu croire, et c'est la théorie en laquelle on a choisi, précisément, *de placer sa confiance* — parce qu'elle seule permettait de nous opposer aux autres. Mais les bords de cette crevasse sont meubles ; comme des sables mouvants, ils glissent et dégringolent vers le fond du gouffre lorsqu'on les remue, et plus encore lorsqu'on tente de les gravir. Dans leur ascension vers ces deux lieux imaginaires, en fait, dans la lutte entre ces deux puissances revendiquant un absolu libre d'un côté, et un rétablissement de l'ancienne forme d'absolu de l'autre côté, ces deux antagonistes se trouvent déjà dans un conflit qui les lie à une puissance qu'ils n'envisagent pas, et qui arbitre l'équilibre de leur chute lente mais constante : *la puissance du gouffre*.

¹ Cf. mon texte sur *le prix de la liberté* dans le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie.

Si la forme ancienne de l'absolu est bien morte, elle n'a pourtant pas été anéantie. Elle a creusé ce gouffre par la force des hommes, par la puissance qu'elle impose sur les hommes dans son opposition à l'ancienne puissance divine de l'absolu ; ce gouffre, c'est l'inversion dans l'absolu de la divinité qui s'érigait vers le ciel. L'absolue divinité ayant été renversée, un autre ordre de l'absolu l'a immédiatement remplacé, projetant toutes les tendances inverses des hommes dans les profondeurs glaçantes, à l'image de ce qu'il constituait comme fantôme de tout ce qu'il rejetait des facilités de l'ordre divin. Tout ce qui était facilité par l'absoluité de Dieu, l'homme le retrouve dans les difficultés de ce gouffre invivable où il s'acharne à survivre tel un esclave de lui-même cherchant incessamment à gravir les bords glissants de son tombeau, où aucune prise n'est pas friable — tel un Sisyphé grimant non plus les rebords du Tartare, mais s'appliquant à faire s'effriter contre toutes ses autres remontées les rebords de lui-même.

Au fond de ce gouffre, réside l'absolu : lui que tous essayent de fuir autant que de le retrouver dans les hauteurs rêvées qu'ils auraient pourtant honte d'assimiler à un ciel salvateur. Au point le plus profond de la crevasse sillonne, serpentant, cette nouvelle puissance qui dort agissante, puisque tous les grimpeurs l'alimentent en creusant incessamment la terre de leur côte ascendante, tout en l'ignorant ce faisant. Immobile, tapis là où personne ne veut le trouver, l'absolu conserve sa puissance qui s'étend à chaque gravier qu'on fait tomber sur lui en offrande, à chaque chute auprès de lui des grimpeurs désespérés de leur paradis perdu. Si tout le monde s'arrêtait un instant de grimper, pourtant, si les deux clans arrêtaient un instant de s'opposer ils s'en rendraient compte ; ils constateraient que le gouffre immobile cesse de se creuser, et ils pourraient comprendre alors que c'étaient eux seuls qui, depuis tout ce temps, s'appliquaient à s'enfoncer dans ce gouffre. Ils pourraient alors remarquer l'absolu les soutenant, cet absolu les supportant et les enjoignant de creuser, de se piétiner eux-mêmes au mépris d'une vision éthérée qui prendrait un tout petit peu de hauteur et, s'arrêtant un instant pour comprendre, verrait enfin l'œil sombre et sifflant entre les sinueux desseins de l'abîme.

Qu'il n'y ait plus d'ordre sans absolu est une éventualité terrifiante pour quiconque recherche pour son absolu la liberté. Mais qu'il y ait encore un absolu dans le désordre apparaît dans cette tendance destructrice comme plus encore que l'aspect terrifiant de cette simple éventualité ; comme la conséquence de notre prétention voltairienne à avoir *écrasé l'infâme*. Ce n'est pas nous qui l'avons écrasé — c'est lui-même qui s'est tapis sous nos pieds.

Peut-être que ce qu'il faut tirer de ce constat est que par son omniprésence sous les formes que *nous* lui attribuons, notre tâche n'est pas de rejeter l'absolu transcendant, mais de dompter en nous son immanence. Puisque ce n'est autre que nous-mêmes qui convoquons sa puissance, notre tâche pour arrêter de creuser ce gouffre — autrement dit, notre tâche pour ne plus faire de l'absolu, quel qu'il soit, le tissage d'un lien de causalité arachnéen menant à un écrasement du monde dans un gigantesque fracas nous conduisant à nous entre-piétiner nous-mêmes — devrait donc être de s'autoriser un instant l'arrêt sur soi, la prise de hauteur sur les conditions propres de notre présent, de manière à identifier en lui ce qui nous conduit aux extrémités inverses de ce vers quoi l'on tend.

Il s'agit donc non plus de tendre à la *création* de l'absolu, ni à le *rétablir* (ou le *réhabiliter*), mais plutôt de comprendre la présence de nos interactions avec lui de sorte que l'on puisse s'ordonner *malgré lui* pour, entre chacun d'entre nous et *contre lui*, *se faire confiance* — et, se hissant un à un les uns sur les autres, sous les regards de l'assistance immobile dont chaque membre silencieux attendrait son tour, patientant encore dans le fond boueux du précipice, faire de l'humanité une échelle humaine menant hors des puissances du gouffre : ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux pays rêvés mais dans une réalité à venir, quant à elle encore et pour plus tard à construire.